

Pierre Stasse

Les Restes de Jean-Jacques

roman

Flammarion

© Flammarion, 2009.
ISBN : 978-2-0812-2641-8

Pour mes parents.
Pour Dulce.

« Malgré son lot de saloperies,
la vie réserve des instants absolument bons.
Nous voulons les dévorer. »

Eugène Michelsen

CHAPITRE 1

J'espionnais les voisins depuis le salon lorsque Manon entra. Son air nerveux me fit migrer vers la cuisine où elle fut accueillie par son connard de teckel convaincu d'être un berger allemand. L'animal salissait l'appartement de manière ininterrompue et attendrissait Manon. Un teckel. La porte de la chambre grinça puis la bruyante tuyauterie du bain se mit en branle. J'ouvris une fenêtre parce qu'il fallait bien faire quelque chose et retournai à mes jumelles sur le canapé.

Ma voisine se pliait en véritable contorsionniste pour attraper un objet et, observé perversement, c'était hypnotique. Ses enfants, deux filles et un garçon, affublés de costumes confectionnés par leurs soins, rejouaient une scène héroïque entre dramaturgie shakespearienne et aventurisme épique des grandes plaines de l'Ouest. Le garçon, vêtu d'une blouse d'infirmière en guise de robe de fiançailles,

mains liées par un ruban noir, patientait contre une commode. Sa délivrance proviendrait d'une des deux filles, celle habillée en chasseur-poète et entraînant sa monture aux moyens de brides imaginaires autour du pilori du salon. L'autre demoiselle, légèrement plus svelte, arborait une tunique criarde et méditait aux côtés de son prisonnier en attendant la *yankee* sur son cheval tournoyant. Après une dizaine de minutes, le long peignoir de Manon obstrua ma vue.

— Qu'as-tu fait aujourd'hui ? demanda-t-elle de son ton désinvolte qui pouvait annoncer un homicide volontaire.

— Je suis passé à l'agence, mais ils ne proposaient rien de bien. Rien qui pourrait me convenir, ajoutai-je sans trop savoir pourquoi.

Elle inspecta ses ongles un bref instant avant de reprendre :

— Mais tu ne *sais* pas ce qui pourrait te convenir.

— Non, concédai-je.

— Donc, aujourd'hui, précisa-t-elle, tu n'as pas trouvé d'emploi.

— Peut-être pourrions-nous recommencer cette conversation ? suggérai-je. Je te dirais : « Bonsoir Manon, comment s'est passée ta journée ? »

— Là n'est pas la question, Paul !

J'étais assez d'accord avec elle sans être en mesure de localiser la question pour autant.

— Si tu n'as pas d'emploi...

— Pas encore, tempérai-je.

— Par conséquent, poursuivit-elle exaspérée, tu as du temps.

— Et c'est une nouvelle formidable, n'est-ce pas ?

— Paul ! Tais-toi un peu. Si tu as du temps, il devrait être dans le domaine du possible que tu nourrisses Jean-Jacques en mon absence.

Jean-Jacques le teckel.

— Or, je rentre et il aboie comme un petit Africain, affamé qu'il est, merveille de tendresse. Donc, je vais prendre un bain, et te demander de t'occuper de cette unique activité dans ta journée. Cela vous paraît-il dans vos cordes, monsieur Paul Léonard ?

Malgré sa colère de fin de journée, son peignoir m'excitait.

— Prends ton bain, frotte bien car tu es sacrément chiante. Je m'occupe du clebs, lançai-je de loin, espérant qu'elle ne m'entendrait pas tout à fait.

Je cherchai dans le placard habituel avant de réaliser que j'étais censé acheter sa nourriture en sortant de l'agence. Le magasin serait fermé. Je remplis donc

la gamelle de restes plus ou moins dignes de rentrer en contact avec un être vivant. Jean-Jacques se rua sur l'amas de protéines et la paix s'abaissa sur nos âmes.

Je rêvassais tranquillement, ayant troqué mes jumelles contre une bière, lorsqu'un son inattendu m'interpella. Il provenait de l'emboîtement de deux pièces métalliques, générant un clic élégant et dépouillé. Devant la porte de la chambre, Manon se tenait dressée, le fusil de chasse de son père dans la main gauche, fredonnant quelque chose d'inaudible tel un gang de moudjahidin ventriloques.

— Qu'est-ce que tu fous ? demandai-je en essayant d'être autoritaire.

— Tu ne dois veiller qu'à une seule chose dans le fonctionnement de l'appartement, c'est que la nourriture du chien soit prête.

— Pose cette arme, Manon, tu...

La moitié du mur coulissant explosa dans une détonation et je disparus derrière le fauteuil.

— T'es complètement malade ! hurlai-je. Il va très bien ton teckel !

— C'est un *pékinois* !

Une seconde détonation incrusta de minuscules projectiles la table basse située à cinquante centimètres de moi.

— Manon, tu vas finir par me plomber le cul ! Arrête, j'ai compris ! Excuse-moi, je ferai plus attention.

Un grand silence s'instaura, mon cœur à deux cent trente pulsations minute. Les voisins devaient se marrer. La sensation d'être une bête traquée m'enlaidissait. J'étais sur le point de me faire abattre pour des croquettes et je trouvais ça moyen. Qu'aurait-on retenu comme épitaphe ? De panique, je répétais le nom de Manon plusieurs fois, espérant qu'une réponse de sa part la ferait redevenir humaine. Je n'osais pas regarder par-dessus le fauteuil. L'odeur de poudre flottait dans le salon. En apercevant une cartouche de chevrotine sous la commode, je pris conscience de la réalité. J'appelai une nouvelle fois. Toujours rien. Puis, suivant un crescendo lamentable, ses hoquets me parvinrent. Adossée au lit, le visage dans ses paumes, déversée en elle-même, vidée de l'intérieur, Manon tremblait. Le fusil gisait sur le sol, canon ouvert.

— Je ne te demande pas grand-chose, balbutia-t-elle. Je te demande rien. Si peu.

J'étais désarçonné. Elle venait de faire feu sur moi à deux reprises et pleurait comme une adolescente en proie au doute du premier amour. Ou simplement pleurait-elle comme n'importe qui ? N'importe qui avec un fusil.

Je ne pus prononcer le moindre mot et sortis avec un sac de vêtements. J'étais comme ivre de peur comprimée. Je ne cessais de murmurer, assez bas pour être mon unique confident : « Je suis Paul Léonard et je suis en vie, je suis Paul Léonard et je suis en vie. »

Clairement, nous devenions tous fous.

CHAPITRE 2

Je ne réfléchis pas longtemps avant de me diriger chez Mikhaïl. À forcer de concasser ses ennuis à coups de bouteilles de vodka, il trouverait un moyen de me reconforter. La nuit se faisait attendre et j'appréhendais une rencontre avec des miliciens dans la rue. En tant qu'association politique, ils ne possédaient qu'un pouvoir ridicule, mais leurs randonnées citadines en troupeaux beuglants faisaient naître un goût de pourriture sur ma langue. Un mille-pattes sous le palais.

La porte de Mikhaïl demeurait toujours ouverte. Beaucoup avaient conjecturé de magnifiques significations symboliques à propos de cette flânerie rocambolesque. En réalité, il avait égaré les clefs deux jours après son emménagement. La propriétaire vivait dans l'hémisphère sud et lui était russe. L'un dans l'autre, la porte restait ouverte. En grim pant les marches de son immeuble, une odeur de pain grillé m'apaisa (il

en ingurgitait des quantités astronomiques, mais disait « aphrodisiaques »). Avant d'entrer, l'image de Manon en guerrière furibarde me hérissa le poil tout en me patinant d'une tristesse âcre.

— Micky ? gueulai-je. Micky, c'est moi !

Je marchai sur un bouchon de bouteille rouge et souris en reconnaissant un air de Boëly à fond depuis la chaîne hi-fi de sa mezzanine.

— Micky ? C'est Paul, je peux monter ?

Un spectre apparut depuis la porte des toilettes. La chevelure impeccable, la chemise délabrée, une gueule d'ange au teint tuberculeux et des jambes si grandes qu'on aurait pu en faire deux paires.

— Micky, merde ! Qu'est-ce que tu as fait ? Tu te sens bien ?

Ma voix devait transporter le petit trémolo d'un enfant de sept ans car il accéléra son activité cérébrale pour me répondre dans une langue identifiable.

— C'est Todd, commença-t-il.

Il déposa précautionneusement une carafe de verre sur le guéridon à sa gauche avant de reboutonner son pantalon.

— Je crois qu'il est parti.

Je ne m'attendais pas à voir Mikhaïl pleurer et d'ailleurs une telle chose n'arriverait jamais. Lentement, il se caressa le visage tout en contemplant le salon comme une scène de crime. C'était une figurine humaine, hâve et magnifique. Il poursuivit, tout à fait russe dans sa sincérité.

— Il ne faut pas qu'il parte. J'ai besoin de lui.

Profitant d'un déclin de dramatisme, je jugeai bon de répliquer que tout le monde partait, du moins que c'était une possibilité utile à garder à l'esprit. J'imaginai, égoïstement, amener le sujet de Manon ou un sujet en rapport avec le calibre douze.

— Oui, reconnut-il. Mais s'il part, je pars aussi. Trop d'ennuis. Tu comprends, Paul ? Les temps changent, parfois en bien, parfois en neutre. Et parfois, Todd part. Seulement – il prit une grande rasade et peut-être n'était-ce que de l'eau – je ne sais plus bien ce que je fais ici.

J'étais sur le point d'ajouter une remarque, mais il anticipa mon intervention.

— Ne parle pas de la porte ouverte, s'il te plaît.

Il s'approcha de son aquarium aux habitants multicolores et leur offrit une équitable quantité de son liquide. Il était beau. Inquiétant et beau.

— Micky, je ne sais pas pourquoi...

— Tu as l'air d'un éventail, diagnostiqua-t-il dans une éthylique méprise, souhaitant évoquer une réalité cousine de l'épouvantail. Va chercher un verre.

J'obéis. À mon retour, il était à nouveau le Mikhaïl légendaire : les yeux en feux d'artifice de la dynastie Han, les joues creusées comme si ses poils poussaient à contresens et une humanité de bon pain. De ses doigts de violoniste imperturbable, il versa de quoi « rafraîchir mon acoustique ».

— Manon a pété les plombs, dis-je.

— Tu dois prendre soin d'elle. Elle est un bon filet, répondit-il. Tu ne le sais pas toujours, mais c'est indéniable.

— Je ne devrais pas te parler de ça avec ce qu'il t'arrive. Après tout, chacun ses problèmes.

— Mais je n'ai pas de problème, rétorqua Micky. S'il ne revient pas, je meurs.

Je ne pus m'empêcher de songer que dans mon cas, c'était l'inverse. La boisson dans la carafe ne s'approchait en rien de l'eau. Deux verres plus loin, l'idée lumineuse que notre guérison à tous les deux

nécessitait l'intervention de la sœur de Mikhaïl me vint.

— Momentanément impossible, trancha-t-il.

— Ne me dis pas que vous êtes fâchés.

— *Niet*. Anouchka est au commissariat, expliqua-t-il.

— Qu'est-ce que... ? Micky, c'est ta sœur ! Parfois les temps sont rudes, mais c'est ta sœur, que fait-elle au commissariat ?

Un sourire de fierté rajeunit son visage incertain, puis il prononça « tapage nocturne ».

Un instant, je crus que sa joie furtive provenait de sa connaissance d'un terme juridique. Je réalisai cependant qu'il n'en était rien : la nuit précédente, Anouchka avait déboîté la mâchoire d'un homme en sortant du métro. Elle l'accusait d'avoir tripoté ses fesses sans son accord.

— Pourquoi ne vas-tu pas la chercher ? demandai-je. Ça doit empester l'urine dans sa cellule. Ce n'est pas un endroit pour une femme.

— Je t'aime très fort Paul, me confia-t-il. Mais je tiens à ma sécurité physique. Ça ne la dérange pas d'être enfermée. Et ça n'a rien à voir avec le fait d'être russe. Moi, je ne tiendrais pas vingt minutes dans cet enfer. Elle réfléchit différemment, comprends-tu ? Si nous allons la chercher maintenant et que nous

expliquons aux gardiens qu'elle n'a pas de papiers sur elle, mais que c'est ma sœur, elle le prendra comme une atteinte à son honneur. Laisse-lui encore quelques heures et nous la ramènerons. Dis-moi : que s'est-il passé avec Manon ?

— Elle m'a tiré dessus, admis-je.

— Forte femme !

Il leva son verre.

— Micky, elle a voulu me tuer.

— Ça, tu n'en sais rien, précisa-t-il sans vouloir me toiser, elle aurait pu te tuer.

Il se leva, marcha vers le frigidaire et revint avec une carafe à moitié remplie.

— Si tu penses à toutes les choses que nous pourrions faire et que nous ne faisons pas, tu risques de paniquer, me confia-t-il comme une évidence après s'être calé dans son fauteuil. Peut-être a-t-elle exagéré, et je ne désire même pas savoir pourquoi cette scène s'est produite entre vous. Disons que tu viens d'être confronté à une part infime de son potentiel.

Je ne savais comment réagir. Par ailleurs, je n'avais pas l'habitude d'écouter Mikhaïl dispenser des leçons de psychologie.

— Une histoire de chien, commençai-je.

— Je m'en fous ! répondit-il immédiatement. Je ne veux pas savoir. Ça n'a pas d'importance. Ou si peu. Ne sais-tu donc rien observer ? Tu as le cul en feu et tu penses au chien ?

— Tu es d'accord avec moi, dis-je, ça n'a plus aucun sens ! Les gens deviennent dingues. Tous. Sans exception. Et quand quelque chose ne tourne pas rond, que leur mère meurt ou que j'oublie d'acheter des croquettes, ils déraillent.

J'étais lancé et Mikhaïl me suivait de son regard abyssal.

— Et Manon ne fait que confirmer la règle. Ou la tendance, comme tu veux. Lorsque je croise les détraqués de la Milice par exemple, je crois rêver alors que tout ceci est bien réel. Je veux dire, nous sommes en train de boire la tasse !

Il acquiesça. Je savais qu'il détestait cette constipation généralisée des esprits.

— Tu sais qu'ils créent des locaux clandestins ? dit Micky.

— Qui ça « ils » ?

— Les miliciens, répliqua-t-il. D'ailleurs, ils recrutent des femmes désormais. Tu te rends compte, des locaux clandestins ?

— Même avec un building tout beau, ça reste une bande de tocards, paradai-je. « Longue vie sans risques » : comme signe de reconnaissance, c'est plutôt limité. Ils sont en formation, on dirait des militaires, et ils s'appliquent afin d'être synchronisés. Je sais qu'on a les associations extrémistes que l'on mérite, mais tout de même.

— Une grosse bande de tocards, ça fait toujours une grosse bande, Paul. Leurs tracts homophobes bien-pensants me répugnent. Todd m'a dit qu'ils faisaient des réflexions en le croisant.

— À l'université ?

— Oui, quand il donne ses cours.

Nous écoutâmes Boëly un bon moment, chacun fixant un point de la pièce. Mon rythme cardiaque revenait à la normale. Mikhaïl buvait plus que moi, ainsi que le lui permettait son métabolisme. Je soupçonnais parfois une dégénérescence génétique de lui en fournir la capacité, une tare ancrée dans la terre russe.

— Ça pue, repris-je. Si on continue sur cette voie, on va se liquéfier, Micky. Devenir tout mous ou pleins de saloperies dans le cerveau.

— Si Todd était là..., geignit-il.

— Tu vois ce que je veux dire, con de moujik !

Un instant, j'eus peur qu'il me bute. Sans trop réfléchir, qu'il me défenestre ou me fasse engloutir

le reste de son remontant abrasif. Profitant de son ahurissement alcoolémique (ou de son accablement réel, je ne savais pas), j'enchaînai :

— « Si Todd était là », on dirait une première communiant(e) acceptant la sodomie pour l'honneur de la décoration. Todd ne reviendra pas pour cet amas de toi encore moins bandant que le clébard de Manon. Putain ! Regarde-toi ! Un bout de trottoir maculé de pisse serait plus attirant.

À son regard de tueur de tsars, je compris que je l'avais captivé.

— Stop ! implora-t-il. On fait quoi ?

— On va chercher Anouchka.

Nous partîmes.